

« La fiction vaut plus que la réalité »

Chez Enrique Vila-Matas, la quête littéraire célèbre les oscillations de l'imaginaire par la grâce d'une écriture labyrinthique

roman

Mac et son contretemps

ENRIQUE VILA-MATAS
Traduit de l'espagnol par André Gabastou
Christian Bourgois
352 p., 24 €
ebook 18,99 €

sire réécrire à sa sauce. Vila-Matas n'a rien oublié de son côté appreni, habité par le phrasé des grands écrivains. Il se souvient de ses débuts littéraires en Afrique, alors qu'il effectuait son service militaire. Sa voie s'impose à Paris, où il vit sous les toits de Marguerite Duras. Depuis, il ne cesse de creuser le mystère de l'écriture éperdue et parfois perdue sans ses propres limbes.

« Je ne sais toujours pas qui je suis, mais j'ai l'espoir de le savoir un jour »

Il est dur de savoir pourquoi on écrit mais, pour moi, il s'agit d'une aventure difficile. L'écrivain argentin Ricardo Piglia affirme que je trace l'histoire imaginaire de la littérature contemporaine. La fiction est une façon de convoquer le réel. Kafka, Cervantès ou Montaigne racontent la vérité à travers elle. Je ne suis ni esthète ni journaliste, mais comme Nabokov, je crois à la création en tant que telle. Réalité et fiction forment un vieux couple, cependant la fiction est supérieure à la réalité. Celle-ci ne me fascine pas, elle constitue juste la matière de mes livres.

Votre écriture étant labyrinthique, est-elle une façon de vous trouver ou de vous perdre ?

Je n'y ai jamais songé... A priori, elle me permet de me trouver, mais ce qui m'intéresse, c'est le chemin. Le centre est le

thème de mes romans, si ce n'est qu'il y en a plein de différents. Dès que je suis dans un cul-de-sac, je cherche la sortie dans le roman suivant. Cela ne m'intéresse pas de laisser une trace. Je préfère celle léguée par les autres écrivains. C'est pourquoi mes livres sont parsemés de citations. Mon héros Mac se situe toujours dans le souvenir et la répétition. L'un évoque une mort définitive, l'autre une modification possible. Je regarde essentiellement en avant car, comme le dit Nabokov, « la récupération du passé est destructrice » et mortifère.

Etes-vous en quête de l'énigme de la vie ?

Sans doute (souriant)... Etant timide, je n'avais pas vraiment d'histoire à raconter. J'ai commencé à écrire pour chercher, comme un fou, le souvenir de cette inquiétude. Ce livre ressemble à une improvisation, or il est cousu de façon quasi mathématique. Je suis toujours surpris par ce que j'écris. L'in-

dicible me fascine, il est comme le silence, que j'aime. Finalement, je me situe souvent entre les deux. J'écris pour trouver l'invisible mais même en structurant ma pensée, je trouve l'inattendu.

Contrôlons-nous notre destin ou des forces invisibles nous manipulent-elles ?

Tout ce livre parle de situations incroyablement hasardeuses, comme si mon protagoniste était manipulé par des forces supérieures. Moi, je fais tout pour ne pas l'être. L'écriture représente une forme de contrôle, or peut-être que j'en suis victime malgré tout. Bien que n'étant pas optimiste, je pense que la culture et l'éducation sont inestimables. La vie sans littérature n'a aucun intérêt, sinon elle serait dure et sèche. Toute personne est différente, mais il existe une réalité semblable à tous. La mienne se construit tout au long de mon œuvre. Nous nous voyons comme étant uniques alors que tant de voir nous habitent au cours d'une vie. Je ne sais toujours pas qui je suis, mais j'ai l'espoir de le savoir un jour. L'écriture m'a amélioré tellement elle incarne une valeur ajoutée à la vie. A l'instar de Hemingway, je pense toutefois que pour s'engager en littérature, il faut vivre pleinement !

Propos recueillis par KERENNE ELKAÏM À PARIS

ENTRETIEN

Il est rare de parvenir à décontenancer le grand écrivain espagnol Enrique Vila-Matas. Lui qui apprécie les hasards fortuits et la magie des vies en suspens en perd presque sa langue de Molière face à une journaliste aphone. Entre murmures, chuchotements et petits papiers, nous parvenons pourtant à créer un dialogue fondé sur son dernier roman. Une pièce maîtresse dans le puzzle littéraire qu'il ne cesse de tisser au fil du temps, tant ses thèmes de prédilection convergent dans ce jeu de quilles déstabilisant. Une passion pour l'obsession et la répétition qui entraîne son protagoniste dans un cheminement antagoniste. Celui de Mac, un homme enviant son voisin. Cet auteur reconnu ne réalise pas qu'il est à l'affût de ses moindres émotions. Mac les traque jusque dans le premier manuscrit de Sanchez, qu'il dé-

Vous n'avez pas de souvenir d'enfant, or à partir de quand êtes-vous devenu un lecteur invétéré ?

Mon grand-père était peintre de paysages, mais les livres ne faisaient pas partie de la famille. Une photo de moi, à 4 ans, me montre lisant dans la maison barcelonaise de ma grand-mère. J'ai écrit mon premier conte illustré à 5 ans. Il était tombé dans l'oubli, puis je l'ai retrouvé l'an dernier. L'écrivain est peut-être un homme en voyage, puisqu'il s'avère en mouvement perpétuel. Pas étonnant que mes lectures initiales étaient Jules Verne ou Stevenson. J'écris de la fiction à partir d'un espace plutôt occupé par les essayistes et les poètes. Il y a en moi un jeu... Comment naît l'art de la fiction ?

Pourquoi soutenez-vous que « vos romans sont un voyage dans l'imaginaire » ?

Enrique Vila-Matas

1948 Naît à Barcelone le 31 mars.

1971 Premier roman : « Femme dans le miroir regardant un paysage ».

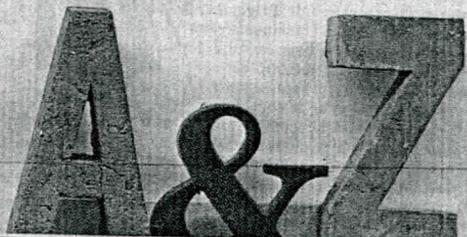
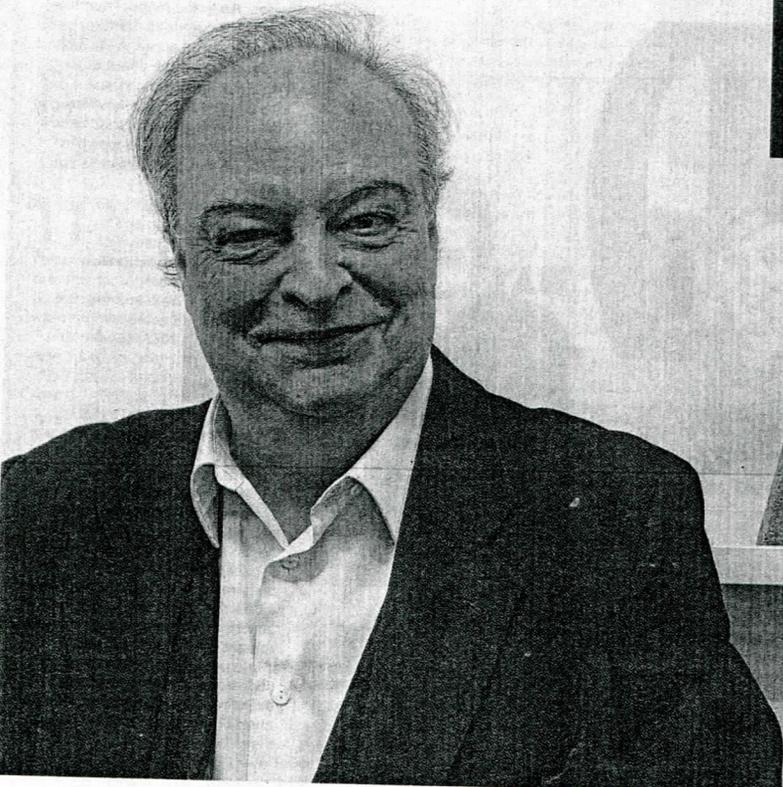
1974 S'installe à Paris pour deux ans avant de regagner Barcelone.

1977 « La lecture assasine ».

1980 « Au sud des papiers ».

2001 « Bartleby et compagnie ».

2003 « Le mal de Montano », Médicis étranger.



« Dès que je suis dans un cul-de-sac, je cherche la sortie dans le roman suivant. »

© QUIQUE GARCIA/EFGE